

Le laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq

Par Kim DORÉ

La science n'a pas besoin de fiction puisqu'elle l'est déjà.

Henri Laborit, *Dieu ne joue pas aux dés*

Les principes fondateurs de la physique quantique ont profondément bouleversé, dans la seconde moitié du XX^e siècle, notre rapport au monde et à la connaissance. Au-delà de la vague déconstructiviste et de ses adeptes, toutefois, ce n'est pas tant l'existence de la réalité que *notre rapport à elle* que les découvertes de Bohr et Heisenberg, pour ne nommer que ces deux-là, ont remis en question. Pour l'homme de science comme pour le philosophe, il est désormais impossible de poser l'indétermination du monde en dehors de la subjectivité humaine. Le néophyte en déduira qu'il existe peut-être, bien au-delà du microscope, un niveau d'organisation fondamental, *élémentaire*, auquel nous ne pouvons cependant avoir pleinement accès puisque nous y prenons part. Einstein ne pouvait l'admettre : il fut parmi les derniers à considérer la science comme un appareil objectif et soutiendra, jusqu'à sa mort, que « Dieu ne joue pas aux dés ». « Dieu peut-être », renchérit Laborit maintenant que les théories quantiques sont admises, « mais l'homme peut-il faire autre chose que de jouer aux dés?¹ ». Ici repose l'un des principaux enjeux de la pensée contemporaine. Entre l'objet, le sujet et le monde, il n'est dorénavant plus de distinctions fermes; à l'image de la littérature

¹ Henri Laborit, *Dieu ne joue pas aux dés*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1987, p. 76.

moderne et d'une certaine philosophie, la science concentre aujourd'hui ses activités dans la sphère de l'intuition et se voit forcée de revoir les concepts de vérité et de réalité. « La nature n'est pas faite pour nous, et elle n'est pas livrée à notre volonté. [...] Qu'il s'agisse de musique, de peinture, de littérature ou de mœurs, nul modèle ne peut plus prétendre à la légitimité, aucun n'est plus exclusif² ». Est-ce à dire que la science et la littérature participent aujourd'hui d'un questionnement similaire? Le champ de la connaissance serait-il le lieu d'une *nouvelle alliance* entre l'observation scientifique des phénomènes et la production du sens? De plus en plus de théoriciens semblent prêts à l'admettre et ce, de part et d'autre de la frontière qui dissocie encore, dans la plupart de nos infrastructures, les sciences dite « pures » des sciences humaines.

Nous n'épuiserons pas ici la question d'un éventuel mariage des savoirs; il semble toutefois nécessaire de révéler les rapports que le deuxième roman de Houellebecq tisse, dans « l'ambiance de catastrophe conceptuelle produite par les premières découvertes de la physique quantique³ », entre le système de la science et les états sociaux, les structures de la pensée et celles de l'histoire. L'intérêt d'un roman comme *Les particules élémentaires* repose sur la perspective singulière qu'il adopte, perspective qui procède globalement à une mise à distance entre le sujet et le monde qu'il tente de se représenter et parvient, à travers une esthétique de la confrontation, à interroger notre rapport au monde et à l'histoire.

Science et perspectives romanesques

L'œuvre épistémologique de Gaston Bachelard postule clairement la nécessité d'envisager l'histoire des sciences comme une histoire de la pensée : « le développement scientifique n'est pas

² Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance*, Paris, Gallimard, 1997, p. 391.

³ Michel Houellebecq, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p. 35.

simplement un développement historique », écrit-il, « une force unique le parcourt [...], il est une matière d'ordre naturel⁴ ». Aussi l'intérêt de Houellebecq pour la science physique relève-t-il avant tout d'un questionnement d'ordre philosophique. En 1995 déjà, dans un article consacré à la poétique de Jean Cohen⁵, il affirme que la métaphysique matérialiste qui domine principalement nos sociétés occidentales « n'est plus compatible avec les données de la physique du XX^e siècle⁶ ». Devant l'impossibilité d'établir un rapport distinct entre l'objet, le sujet et le monde, le romancier pose d'emblée, dans le prologue des *Particules élémentaires*, la futilité d'une « philosophie dénuée [...] de toute importance pratique, voire d'objet⁷ ». Tout comme la métaphysique matérialiste a jadis balayé les croyances religieuses, les dernières avancées de la physique, soutient l'auteur, compromettent l'ontologie sur laquelle se fonde la pensée contemporaine, sans pour autant faire place à une philosophie neuve; le second roman de Houellebecq se veut le reflet d'un monde où « les questions philosophiques [ont] perdu, dans l'esprit du public, tout référent bien défini » (p. 314) et où « plus personne ne [sait] comment vivre » (p. 120). C'est au cœur de ces bouleversements épistémologiques qu'évoluent les protagonistes du roman. À cheval sur la fin du règne matérialiste et la mutation métaphysique que le narrateur proclame, quelque part entre le royaume perdu et celui qui devra le remplacer, l'auteur des *Particules élémentaires* pose expressément la nécessité d'un « cadre conceptuel nouveau » (p. 224).

⁴ Gaston Bachelard, *L'Histoire des sciences dans l'enseignement* cité par Georges Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1994, p. 175.

⁵ Théoricien de la poésie, Jean Cohen est l'auteur de deux ouvrages : *Structure du langage poétique* (Flammarion/Champs, 1966) et *Le haut langage* (Flammarion, 1979). L'article de Houellebecq, repris dans le recueil *Interventions*, est d'abord paru dans *Les Inrockuptibles*.

⁶ *Op. cit.*, p. 34.

⁷ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, 2000, p. 7. Les références aux *Particules élémentaires* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra la citation.

Dès lors, si l'obscur narrateur du roman parle de nous au passé, c'est que notre époque en est une de transition, mais aussi, comme le souligne Philippe Muray, parce qu'il « fallait ce recul d'une autre espèce échappée à la logique de [la nôtre] pour faire sentir ce que peut avoir de monstrueux l'espèce actuelle [...] sous les discours qui ne cessent de dire le contraire⁸ »; car l'univers que déploie la physique quantique, parce qu'il interroge la frontière entre le sujet et le monde, marque aussi l'avènement d'un nouvel ordre de représentation. Si l'on admet la fin du règne positiviste, force est de reconnaître que l'homme lui-même, à titre de représentation ou d'idéologie, s'avère le fruit d'une contingence ou à tout le moins, pour reprendre les termes de Foucault⁹, qu'il constitue une « invention récente » dans l'histoire de la pensée et de la connaissance. Confronté aux limites de la représentation, à la fin probable de l'homme comme objet de pensée, le philosophe déterminera la littérature comme « mode de l'impossibilité ». La mise à distance de l'épilogue, en ce sens, concède au roman de Houellebecq une valeur référentielle inconcevable en dehors de la fiction; il s'agit, semble-t-il, de créer des instruments de mesure susceptibles de pallier l'impasse de notre rapport au monde. Sur ce point également *Les particules élémentaires* se rapporte au modèle scientifique, plus précisément à l'interprétation de Copenhague.

Produit d'un compromis laborieux et parfois tragique, l'interprétation de Copenhague insiste sur les instruments, les protocoles de mesure. Donnant son plein sens au principe d'incertitude de Heisenberg, elle établit l'acte de connaissance sur de nouvelles bases. [...] le meilleur moyen de progresser est de s'en tenir à une approche positiviste dure, qui peut se résumer ainsi : « Nous nous contentons de réunir des observations, observations humaines, et de les corrélérer par des lois. L'idée de réalité n'est pas scientifique, elle ne nous intéresse pas »¹⁰.

⁸ Philippe Muray, « Et, en tout, apercevoir la fin... », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 24-25.

⁹ Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1999. À plus d'une reprise dans *Les particules élémentaires*, Houellebecq fait appel aux concepts de Foucault. En témoignent notamment les toutes dernières lignes du roman qui reprennent plus ou moins littéralement la fin de *Les Mots et les Choses*.

¹⁰ Michel Houellebecq, *Interventions*, op. cit., p. 34-35. Nous soulignons.

À l'image du chercheur, le romancier entend déployer sa vision du monde dans la mouvance d'une philosophie de l'inexact. Le point de vue narratif de la fin se pose alors comme une perspective unitaire; entre les déboires sexuels de Bruno, l'idéologie *New Age*, une livraison de steak d'autruche au Monoprix et les épanchements sanguinaires des actionnistes viennois, il y a forcément des liens à établir, des liens qui bien souvent nous échappent, mais dont on ne peut cependant dire qu'ils sont purement fortuits puisque l'univers des *Particules élémentaires*, du point de vue de son narrateur, est achevé.

L'écriture de Houellebecq s'affaire ainsi à démontrer qu'au-delà des catégories créées par l'homme, les différentes structures de l'univers demeurent indissociables : « Considérant les événements présents de notre vie, nous oscillons sans cesse entre la croyance au hasard et l'évidence du déterminisme. Pourtant, lorsqu'il s'agit du passé [...], il nous paraît évident que tout s'est déroulé comme tout devait, effectivement, se dérouler » (p. 179). Là où plusieurs ont cru voir les indices d'une esthétique postmoderniste, la discontinuité sur laquelle se fonde *Les Particules élémentaires* force plutôt le lecteur à « participer activement à l'effort d'élaboration d'une construction mentale qui déstabilise sa vision du monde¹¹ » et l'amène à corrélérer par des lois les différents éléments du récit. Il ne s'agit pas d'apposer au texte littéraire un modèle scientifique, encore moins d'opposer la science à la création — l'état actuel des connaissances, du reste, tend à démontrer que l'une et l'autre participent désormais d'un questionnement similaire —, cependant, toute fiction qui se nourrit de la science suggère, en filigrane, qu'il y a quelque chose à comprendre là où tout paraît incompréhensible, tout particulièrement chez Houellebecq dont l'écriture nous confronte bien souvent à une déconcertante absence de liens. Un exemple parmi d'autres :

[...] il contempla le radiateur situé à gauche de son lit. En saison les cannelures se remplissaient d'eau chaude, c'était un mécanisme utile et ingénieux; mais combien de temps la

¹¹ Michel Pierssens, « L'écrit de la science », *Alliage*, n° 38 (automne 1999), p. 240.

société occidentale pourrait-elle subsister sans une religion quelconque? Enfant, il aimait arroser les plantes du potager [...] (p. 162)

À la lumière des considérations de la science contemporaine, une lecture attentive des *Particules élémentaires* doit partir du précepte selon lequel tout est relation avec tout : « L'univers, la vie, la mort, la douleur, la justice, la liberté, toutes les structures enfin, ne sont ni bonnes ni mauvaises en dehors de l'homme qui les juge. Elles se contentent d'être¹². » Un regard sur les parcours divergents de Bruno et Michel permet de mieux cerner ces enjeux inhérents au roman de Houellebecq et aux sociétés qu'il interroge. La fin de l'homme s'avère, après tout, une occasion propice de réfléchir à son existence.

« Voici le temps du monde fini »¹³

Les particules élémentaires raconte l'existence tumultueuse de deux demi-frères, héros déçus (ou héros de la déchéance) dont les parcours respectifs s'inscrivent grosso modo dans la seconde moitié du XX^e siècle. Bruno est professeur de littérature — entendre : administrateur de « commentaires douteux sur des objets culturels désuets » (p. 202) —, écrivain à ses heures, obsédé sexuel frénétique et frustré. Michel occupe un poste de chercheur en biophysique. Reclus et taciturne, il se sent partout « comme à l'hôtel » (p. 292), témoin silencieux et attentif de la société dans laquelle il évolue, mais incapable d'y participer au-delà de ses sorties ponctuelles au Monoprix. Malgré tout ce qui les dissocie en apparence, Bruno et Michel baignent dans le même *fatum*; ce que Houellebecq nomme « l'univers mental de la séparation » n'est en effet rien de plus que l'expression concrète d'une civilisation où la liberté, l'amour, la mort, ont perdu tout référent défini. Le fait que la science elle-même, autrefois gardienne des certitudes, patauge dorénavant dans l'inconnu, ne marque-t-il pas le comble de

¹² Henri Laborit, *Biologie et structure*, Paris, Gallimard, 1995, p. 89.

¹³ Titre d'un ouvrage d'Albert Jacquard, biologiste et historien de la pensée technique et scientifique, paru aux éditions du Seuil en 1991.

l'apathie moderne? Bien en deçà du désespoir métaphysique, la fin vers laquelle se précipitent les deux protagonistes des *Particules élémentaires* s'élabore dans le cercle noir d'un déterminisme absolu. Michel et Bruno sont les deux faces d'une même médaille que Houellebecq fait miroiter à la lumière de l'évolution historique, mécanisme au sein duquel l'homme n'est, visiblement, rien de plus qu'un rouage usé.

Peu de choses subsistent des ancrages de la civilisation occidentale; la chute des valeurs portées par la religion judéo-chrétienne, « l'atomisation sociale » (p. 155), l'échec des utopies politiques et individuelles (le mouvement hippie, le culte du *New Age* du moi) balisent l'univers mental de la séparation avec lequel les êtres houellebecquiens sont aux prises. Bruno, dans un premier temps, apparaît très tôt comme l'enfant terrible, au sens littéral, d'une société néolibérale qui exacerbe le désir bien au-delà de ses possibilités d'actualisation. Semblable en cela au Raphaël Tisserand d'*Extension du domaine de la lutte*, il expérimente « la sexualité [comme] un système de hiérarchie sociale¹⁴ » au sein duquel la réussite n'est jamais que l'apanage d'une « sphère privée » : « [...] la société érotico-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes » (p. 161). Marqué par l'esprit soixante-huitard, Bruno n'échappe pas à la rhétorique progressiste qui tend à confondre l'idéologie libérale et les valeurs libertaires. L'ironie de Houellebecq, à ce sujet, ne laisse planer aucun doute : « Lieu du privilégié de liberté sexuelle et d'expression du désir, le Lieu du Changement *devait naturellement, plus que tout autre*, devenir un lieu de dépression et d'amertume » (p. 107. Nous soulignons). Il n'y a, semble-t-il, pas d'issue pour Bruno. Son « anti-destin », pour reprendre les termes de Denis Tillinac, consiste à poursuivre frénétiquement la logique de la frustration qui régent son existence depuis son premier souvenir, celui « d'une humiliation » (p. 38), jusqu'à la mort de Christiane et sa retraite définitive à l'asile. « Ainsi les pigeons becquettent fréquemment le sol lorsqu'ils ne peuvent obtenir la nourriture

¹⁴ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, 1997, p. 93.

convoitée, alors même que le sol ne comporte aucun objet comestible. » (p. 178); ainsi Bruno, entièrement soumis au déploiement historique, prend douloureusement part à une fin qu'il ne comprend pas¹⁵.

Michel, au contraire, a une conscience accrue de la mort. Étranger au désir et au corps social, cet être en qui certains ont vu un Meursault futuriste entretient cependant avec la finitude un rapport obligé; c'est à travers le filtre du microscope qu'il observe l'existence humaine et sa fin, au même titre qu'une particule ou un système physique. Pas plus habilité à éprouver l'amour que son demi-frère, s'étonnant de « pouvoir bander, et même éjaculer [...] sans ressentir le moindre plaisir » (p. 198), Michel est d'un positivisme radical qui, peut-on croire, cherche à pallier les incertitudes de la science. Sa vision du monde en acquiert évidemment « quelque chose de mécanique et d'impitoyable » (p. 89). C'est, par exemple, uniquement sur la base d'analogies scientifiques complexes que le physicien parvient à aborder les expériences humaines, comparant la mémoire « à une histoire consistante de Griffiths » (p. 66-67) et la liberté, « au comportement de l'hélium super-fluide » (p. 92). Or, et c'est peut-être ici que Houellebecq incarne le plus puissamment l'esprit de la science contemporaine, il arrive, étrangement, que les considérations pragmatiques de Michel versent dans la contemplation philosophique, voire poétique. Ainsi, devant le corps agonisant d'Annabelle :

Dans un état d'absolu détachement mental, il passait en revue l'enchaînement des circonstances, les étapes du mécanisme qui avait brisé leurs vies. Tout apparaissait définitif, limpide et irrécusable. Tout apparaissait dans l'évidence immobile d'un passé restreint. [...] Un rayon de soleil traversait le drap immaculé et venait illuminer une mèche de ses magnifiques cheveux clairs [...] elle n'avait jamais paru à Michel aussi heureuse. Il est vrai qu'il avait toujours eu tendance à confondre le coma et le bonheur [...]. (p. 282-283)

¹⁵ « Que pouvait-il dire à son fils, quel message avait-il à lui transmettre? Rien. Il n'y avait rien. Il savait que sa vie était finie, mais il ne comprenait pas la fin. Tout restait sombre, douloureux et indistinct. » (p. 250)

C'est précisément parce qu'il ne sent aucune appartenance au monde que Michel parvient à concevoir, ne serait-ce qu'en rêve, « le conflit mental qui structur[e] l'espace » (p. 236) et les êtres. Pas plus que Bruno, pourtant, il ne parviendra à se libérer de l'emprise du déterminisme; son détachement vis-à-vis des hommes remonte à ses premières années¹⁶, pendant lesquelles l'enfant abandonné qu'il était a développé la peur du contact humain (p. 31). De façon semblable, son fantasme d'une éthique universelle (le dessein de l'utopie finale, faut-il le rappeler, est de *restaurer la possibilité pratique des relations humaines* en annihilant la lutte pour la survie) relève davantage d'un contact assidu avec les Rahan, Ragnar le Viking et Pif le chien, que d'une affinité particulière avec Kant (p. 34-35). Derrière le brillant scientifique se trouve ainsi un personnage déchiré, conscient du caractère inéluctable de son existence, mais incapable d'y échapper.

« Macrodéterminisme : c'est le credo de Michel [...] pour qui l'Histoire chemine vers ce point faussement oméga [...] où l'humain saura se recréer. Microdéterminisme : c'est le sort de Bruno, fêtu mobile soumis à l'enchaînement de stimuli [...] »¹⁷. Deux êtres dysfonctionnels, donc, qui participent d'une même dérive; face au déterminisme qui l'absorbe et l'aliène, Bruno choisit de se retirer du monde. Étranger à lui, Michel décide ultimement de s'en imprégner et d'entrer « dans la mer », là où « le ciel, la lumière et l'eau se confondent » (p. 304). La boucle est bouclée, « les faits existent, ils s'enchaînent par des lois » (p. 272) et l'épilogue n'y changera que peu de choses, alors que la fin elle-même, ressort ultime de la *pensée impensable*, se résorbe dans « la sensation plus générale et plus flasque du vieillissement » (p. 121). De ce point de vue, si la science prend en charge l'utopie finale, c'est avant tout parce qu'elle permet de rompre avec certains *a priori* romanesques :

¹⁶ Malgré ses résonances psycho-pop, cette assertion ne se veut pas strictement interprétative; l'insistance de Houellebecq sur l'importance du contact tactile avec la mère et les membres de l'espèce chez, notamment, le rat, le cochon d'Inde et le rhésus macaque [?!] semble autoriser notre lecture. (cf. p. 59)

¹⁷ Denis Tillinac, « Vies parallèles », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 41.

La naïveté feinte du narrateur qui se permet de proférer de grosses banalités de tous les jours nous touche par le miracle de la tournure : un bout de réalité qui nous est expliqué comme si nous étions des enfants ou des Martiens devient, avec toute sa charge de banalité, comme un étonnement et nous émeut en passant. L'évidence surprenante — cet oxymoron n'est-il pas la définition de chaque bon roman qui s'ouvre au réel¹⁸?

S'ouvrir au réel, dans un monde où « le comportement humain est — dans ses grandes lignes comme dans ses détails — aussi rigoureusement déterminé que celui de tout autre système naturel » (p. 92), implique forcément un déplacement de perspective. La science, parce qu'elle encadre les divers éléments du récit et amène le lecteur à considérer, deux fois plutôt qu'une, les relations qu'ils entretiennent, semble participer d'un effort général pour mettre en forme le nouveau cadre conceptuel que le roman proclame et libérer la pensée de sa torpeur; « [...] la fin elle-même n'explique rien. Il faut continuer à penser et à raconter¹⁹ », à *raconter pour être à même de penser* au-delà de cette « zone intermédiaire, mobile et grise » (p. 289) à laquelle sont réduites les perceptions humaines. L'écriture, soutient le narrateur d'*Extension*, « ne soulage guère. Elle retrace, elle délimite. Elle introduit un soupçon de cohérence²⁰ » et permet, dans une certaine mesure, d'échapper au domaine de la règle. Entre le laboratoire scientifique et celui du roman, l'univers houellebecquien de la *lutte* a désormais son domaine privilégié : l'écriture.

Science, utopie, langage : une esthétique de la confrontation.

Le conflit qu'échafaude l'univers des *Particules élémentaires*, nous l'avons vu, oppose les structures effectives de l'univers et les représentations informes que nous en avons. En abolissant la finitude, le prologue du roman embrasse l'ambition

¹⁸ Marek Bińczyk, « Sur quelques éléments (particuliers) de l'art romanesque », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 39.

¹⁹ Philippe Muray, « Et, en tout, apercevoir la fin », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 29.

²⁰ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, *op. cit.*, p. 14.

fondamentale de l'utopie, soit l'idée d'une correspondance parfaite entre l'être et le monde²¹. Ne soyons pas dupe; admettre cette fin en elle-même, ce serait attribuer à notre pensée le pouvoir de se situer à l'extérieur de l'univers pour le dominer du regard. Néanmoins, l'utopie sous-tend une organisation esthétique à laquelle l'écriture de Houellebecq n'est pas étrangère. Entre la genèse du roman et sa structure se tissent, vraisemblablement, des rapports d'homologies, tandis que le langage instaure, dans la matérialité du texte, le conflit mental qui traverse *Les particules élémentaires*. À l'image de l'expérience menée par Michel Djerzinski, le roman de Houellebecq se révèle alors, sur le plan esthétique, comme une « tentative — aux résonances étrangement platoniciennes — de redéfinition d'une algèbre des formes » (p. 297).

La chronologie du roman constitue un premier indice du cadre formel qui jalonne l'univers mental de la séparation. L'histoire, *a priori*, ne se comprend qu'en dehors de la linéarité, additionnant les ellipses et forçant le lecteur à reconstruire, au fil du récit, la logique interne des événements. Il est rarement question, chez Houellebecq, de strictes liaisons causales. C'est autour de la juxtaposition que s'organisent, le plus souvent, les mécanismes de la signification : juxtaposition d'éléments référentiels antinomiques (« Bruno lisait Kafka et se masturbait dans l'autorail » — p. 67), de niveaux de langage (« C'était bizarre, quand même. Le printemps, la chaleur, toutes ces petites nanas excitantes; et moi qui lisais : Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille » — p. 193), de propositions étrangères (« cette cicatrice avait traversé les années. Où se trouvait la vérité? » — p. 23), mais aussi, de façon plus générale, juxtaposition des espaces imaginaire et narratif; « Au milieu de l'espace, espace humain, nous effectuons des mesures; par ces mesures nous créons l'espace, l'espace entre nos instruments » (p. 302). Ces catégories que l'homme crée dans son environnement, Houellebecq tente de les résorber au sein d'une esthétique qui échappe au sens commun. Son instrument de mesure,

²¹ À ce sujet, voir l'ouvrage de Raymond Trousson, *Voyage au pays de nulle part. Histoire littéraire de l'utopie*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, 1975.

c'est le langage à partir duquel il tente d'instituer un nouvel ordre de représentation. La métaphore scientifique, elle-même déstabilisante étant donné son hermétisme, en dit beaucoup sur l'organisation du roman : « à partir d'un sous-ensemble de mesures, on peut définir une *histoire*²² [...] dont on ne peut cependant pas dire qu'elle soit *vraie*. Elle peut simplement être soutenue sans contradiction » (p. 66). Inutile de connaître, dans ce cas-ci, la théorie des histoires consistantes de Griffiths pour voir en quoi la science implique un changement de paradigme. Si chaque détail saugrenu prend son importance dans la perspective globale du récit, c'est que la *vérité* du roman, le lecteur l'aura compris, réside d'abord dans son organisation particulière qui permet d'interroger, via l'esthétique de la confrontation, les concepts d'histoire et de réalité.

Entre les mots et les objets qu'ils désignent, le langage lui-même semble se perdre dans l'univers mental de la séparation : « La parole traverse élastiquement l'espace, l'espace entre les peaux » (p. 113), ne parvenant que très rarement à remplir sa fonction initiale, soit d'établir une véritable communication entre les hommes. Qu'en est-il de la littérature? Rappelons que pour Bruno, elle n'est guère plus qu'une « activité de substitution » (p. 178). Lorsqu'il participe à un atelier d'écriture au Lieu du Changement, c'est dans l'unique espoir d'y trouver une « nana potable » (p. 110), tandis que Kafka, Chateaubriand et Rousseau se voient d'entrée de jeu associés à la masturbation ou peut-être, par extension, à la solitude. En ce qui concerne Philippe Sollers, symbole évoquant des milieux littéraires, il peut bien « publier des poèmes à la con dans une revue merdique » puisque de toute façon, « les minettes, visiblement, préf[èrent] les chanteurs [!] » (p. 185). Âprement ironique, Houellebecq ne condamne cependant pas la totalité des productions littéraires. Ce qu'il paraît reprocher à une certaine littérature s'inscrit, en fait, dans la proposition générale des

²² Les termes en italiques (« histoire », « réalité », « liberté », parmi tant d'autres...), nous le comprenons à la lecture de l'épilogue, correspondent à des réalités qui ne font plus sens pour le narrateur utopique du roman. Du coup, l'auteur remet en cause le sens de ces concepts aujourd'hui.

Particules élémentaires; à titre de système de représentation, le langage conventionnel ne peut formuler clairement la réalité insondable dans laquelle il baigne. Semblable à la règle brisée que Michel s'acharne à réparer bien après que l'objet, déformé par les couches successives de ruban, ne « rempli[sse] plus sa fonction de règle » (p. 163), les mots, dépossédés de leur fonction, plongent à leur tour dans l'indétermination et « se mett[ent] à pourrir et à puer » (p. 113). En confrontant, au sein d'une même proposition narrative, des éléments de formes ou de contenu *a priori* éloignés, Houellebecq restitue au langage littéraire le pouvoir de surprendre et d'interpeller le lecteur. Il en va de même en ce qui concerne ce que d'aucuns ont perçu comme de la pornographie gratuite ou exhibitionniste; c'est parce qu'elles surgissent au cœur d'un constat sinistre, sérieux, que les partouzes ratées et les fellations grotesques dissonent dans le roman de Houellebecq. Comme le souligne Nicolas Savary, « ce ne sont pas ces excès de langage [...] qui dérangent dans *Les Particules*, c'est [...] leur incongruité, parce qu'ils tombent toujours comme un cheveu sur la soupe, [...] au milieu d'une phrase qui ne laissait pas présager une telle irruption²³ ». La confrontation, le contrecoup ne sont-ils pas le point de départ de toute remise en question?

Bien que l'univers, tel qu'il s'offre à notre subjectivité, se révèle irréprésentable, il n'en demeure pas moins hautement réel : « les faits existent » (p. 272), « [l]e monde [a] ses lois » (p. 279) et la douleur qu'éprouvent Bruno, Christiane ou Annabelle n'est jamais abstraite. De la suite d'événements qui a, de manière visiblement empirique, balisé leur déplorable existence, les personnages du roman ne conservent toutefois que les marques : « je ne comprends pas comment les choses ont pu merder à ce point » (p. 237) dira l'une, « quelque chose s'est mal passé, je ne comprends pas quoi » (p. 149) dira l'autre, réitérant, du coup, l'impossibilité de penser leur propre histoire. Est-il seulement possible d'organiser le réel de façon cohérente? À défaut de saisir la réalité dans son ensemble, sommes-nous condamnés à la subir?

²³ Nicolas Savary, « Houellebecq, le désir, le destin », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 64.

Confronté à ces questions, celui qui aspire à la vérité se retrouve dans une position pour le moins inconfortable. L'écrivain, par contre, peut tirer profit de ce malaise. Chez Houellebecq, la contradiction sert apparemment une forme de dialectique :

[...] l'utilisation fine et partiellement contradictoire du langage permet de dépasser ses limitations. Le principe de complémentarité introduit par Bohr est une sorte de *gestion fine* de la contradiction : des points de vue complémentaires sont introduits sur le monde; chacun d'eux, pris isolément, est faux. Leur présence conjointe crée une situation nouvelle, inconfortable pour la raison; mais c'est uniquement à travers ce malaise conceptuel que nous pouvons accéder à une représentation correcte du monde. [...] La poésie brise la chaîne des causes. [...] Elle est l'absurdité rendue créatrice; créatrice d'un sens autre, étrange mais immédiat, illimité, émotionnel²⁴.

Illimité, émotionnel. Ces deux mots, qui forment le titre de la troisième partie des *Particules élémentaires*, suggèrent qu'il existe une forme d'affranchissement à l'univers mental de la séparation; entre l'onde et la particule, l'individu et l'histoire, le clinique et le pathétique, la fiction et la théorie, la quête du réel se joue manifestement dans un espace de l'entre-deux, « inconfortable pour la raison », assurément, mais surtout porteur « d'un sens autre ». Illimité? Là où l'enquête scientifique échoue, là où la fiction et l'utopie échouent, la tension qu'entretient Houellebecq entre ces perspectives tronquées dévoile explicitement l'impasse de la pensée et tente ainsi de s'en dégager. Émotionnel? *Les particules élémentaires* guide le lecteur vers un désastre et s'efforce, à défaut de pouvoir y remédier, de le maintenir éveillé en arborant, parmi les fausses représentations du monde, l'inquiétante illusion du moi : « Nous n'échapperons pas à une redéfinition des conditions de la connaissance, de la notion même de réalité; il faudrait dès maintenant en prendre conscience *sur un plan affectif*²⁵. » Par le biais de l'intersubjectivité, le roman de Houellebecq se fait le laboratoire d'une expérience d'ordre esthétique, mais qui trouve

²⁴ Michel Houellebecq, *Interventions, op.cit.*, p. 36

²⁵ Michel Houellebecq, « Entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchatelet », *Art Press*, n° 199 (février 1995). Nous soulignons.

son fondement dans la science. Le point de vue narratif de la fin, nous l'avons vu, permet d'articuler différentes expériences du temps — des instants, des « moments étranges » (titre de la seconde partie des *Particules élémentaires*) — pour les transformer dans le roman en une durée cohérente, une perspective globale. Au-delà de la fin amenée par la science, de celle de l'histoire telle qu'elle se présente dans l'écriture de Houellebecq, certaines particularités de la narration renvoient ainsi au modèle scientifique.

À ce sujet, l'analogie qu'établit Norbert Elmalih²⁶ entre le système de l'utopie et l'hypothèse (scientifique) s'avère particulièrement éloquente : on pose une hypothèse dans le dessein d'élaborer une construction qui est censée être image, figuration ou préfiguration du réel. Évidemment, là où l'activité scientifique espère un résultat, le roman utopique cherche à doter l'histoire d'une instance narrative équivoque, à exploiter, pour ainsi dire, le territoire de l'expérience. Dans un cas comme dans l'autre, pourtant, il s'agit de prendre le parti d'une réalité finie pour mieux rendre compte de la dynamique complexe qu'elle sous-tend, de ses causes et de ses conséquences. À travers le modèle de la science, Houellebecq parvient à manipuler le langage de manière à constituer une narration vraisemblable, l'illusion d'une *preuve*; d'autant plus que l'utopie elle-même, dans *Les Particules élémentaires*, se pose d'abord comme un accessoire. Que s'agit-il de prouver? Rien de précis, sommes-nous tentés de répondre au terme de cette analyse, sinon le fait qu'on ne pourra jamais décrire ni formuler le devenir et que pourtant, nous n'y échapperons pas...

« La construction d'une cohérence entre ce que nous vivons et ce que nous sommes capables de penser est une tâche ouverte » qui, plutôt que d'opposer le savoir et l'expérience, l'être et le monde, ouvre à ce qui les déborde²⁷. Ce constat de la science

²⁶ Norbert Elmalih, « Utopie et discours : stratégies », dans *Discours et utopie : stratégies. Littérature, philosophe, architecture. Actes du colloque du Centre de Recherches sur le Discours et le Texte* (Nancy, 1-4 mai 1986), p. 14.

²⁷ Isabelle Stengers et Ilya Prigogine, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Flammarion, 1992, p. 194.

contemporaine, Houellebecq n'hésite pas à l'intégrer à l'œuvre de fiction, non pas dans l'optique d'une connaissance absolue, mais plutôt dans celle d'un renouvellement des mesures d'appréhension du monde; *Les particules élémentaires*, par le biais d'une intersubjectivité que seule la fiction admet, s'efforce d'articuler la multiplicité des regards que la nouvelle réalité exige. Dans la société sans religion qui a vu naître Michel et Bruno, rationalisme et individualisme ont remplacé ces dieux qui, jadis, au « royaume perdu » peut-être, attribuaient une fonction aux êtres et aux choses. Reflet d'une civilisation peu à peu vidée de son humanité, dépourvue d'assises et de repères philosophiques, *Les particules élémentaires* se contente dans un premier temps d'amonceler les faits; un suicide, une visite au supermarché, une conversation de caravane. Entremêlés aux théories scientifiques et à l'histoire, ces moments étranges acquièrent, dans la perspective globalisante de l'utopie, une nouvelle charge sémantique, une nouvelle charge *sensible* potentiellement délivrée, par la fiction, de l'empirisme et de l'interminable vécu. L'homme, a dit Einstein, a besoin de « se former, de quelque manière que ce soit, mais selon sa propre logique, une image du monde simple et claire » et s'efforce ainsi de déjouer « les limites trop restreintes de l'expérience tourbillonnante et subjective²⁸ ». La logique de Houellebecq consiste à exalter les contradictions de notre rapport au monde pour en prescrire le dépassement. *Les particules élémentaires* éprouve ainsi le paradoxe de la science contemporaine, à la fois témoin et protagoniste des réalités qu'elle tente de représenter. Certes, les résultats de l'expérience n'ont rien de réjouissants et les solutions, si solutions il y a, appartiennent au laboratoire du roman. Un sentiment demeure, cependant : la fin radicale que proclame le roman de Houellebecq renvoie ultimement à des réalités qui ne nous sont pas étrangères; il s'agit, en définitive, de prendre conscience de l'ampleur des ravages dissimulés sous la rhétorique progressiste qui persiste à dire que tout va bien. « Aucune puissance n'est capable de tenir face à l'évidence de la certitude rationnelle. [...] C'est une

²⁸ Albert Einstein, *Comment je vois le monde*, Paris, Flammarion, 1979, p. 151.

chose dont il faudra se souvenir lorsqu'on voudra porter un jugement d'ensemble sur la civilisation occidentale » (p. 270).

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIEU, Bernard, *Les cultes du corps. Éthique et sciences*, Paris, L'Harmattan, coll. « Santé, sociétés et cultures », 1994.
- BACHELARD, Gaston, « L'idée du progrès et l'intuition du temps discontinu », chap. in *L'intuition de l'instant*, rééd., p. 57-75. Paris, Stock, 1992.
- BIENCZYK, Marek, « Sur quelques éléments (particuliers) de l'art romanescque », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 33-38.
- CANGUILHEM, Georges, *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Problèmes et Controverses », 1994.
- CHALIER, Catherine, *Pour une morale au-delà du savoir. Kant et Lévinas*, Paris, Albin Michel, coll. « Idées », 1998.
- DAHAN, Laurence, « Les phénomènes d'interdiscursivité entre science et littérature », *Revue canadienne de littérature comparée*, vol XV (automne-hiver 1991), p. 89-112.
- EINSTEIN, Albert, *Comment je vois le monde*, Paris, Flammarion, 1979.
- ELMALIH, Norbert « Utopie et discours : stratégies », dans *Discours et utopie : stratégies. Littérature, philosophie, architecture. Actes du colloque du Centre de Recherches sur le Discours et le Texte* (Nancy, 1-4 mai 1986)
- FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1999 [1966].

- GUITTON, Jean, Grichka Bogdanov et Igor Bogdanov, *Dieu et la science*, Paris, Grasset, 1991.
- HOUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, coll. « Nouvelle génération », 2000.
- _____, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998.
- _____, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, coll. « Nouvelle génération », 1997.
- _____, « Entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchatelet », *Art Press*, n° 199 (février 1995).
- JACQUARD, Albert, *Voici le temps du monde fini*, Paris, Seuil, 1991.
- LABORIT, Henri, *Biologie et structure*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1995 [1968].
- _____, *Dieu ne joue pas aux dés*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1987.
- LÉVY-LEBLOND, Jean-Marc, *La pierre de touche. La science à l'épreuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1996.
- MURAY, Philippe, « Et, en tout, apercevoir la fin... », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 23-32.
- NOGUEZ, Dominique, « Le style de Michel Houellebecq », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 17-22, n° 19 (août 1999), p. 121-134 et n° 20 (octobre 1999), p. 128-138.
- PIERSSENS, Michel, « L'écrit de la science », *Alliage*, n° 38 (automne 1999), p. 238-242.

PRIGOGINE, Ilya et Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1997.

_____, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1992.

RICŒUR, Paul, *Temps et Récit t. 2. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984.

SAVARY, Nicolas, « Houellebecq, le désir, le destin », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 62-72.

TILLINAC, Denis, « Vies parallèles », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 40-42.

TROUSSON, Raymond, *Voyage au pays de nulle part. Histoire littéraire de l'utopie*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, 1975.